

Conclusions :

Dans ce livre, j'ai soutenu la thèse d'Helene Deutsch qui considère la ménopause comme une troisième, et dernière, reprise du complexe d'Œdipe. Une femme perd alors les promesses qui lui avaient été faites à l'occasion de son entrée dans l'Œdipe : la possibilité d'enfanter en dédommagement de son manque d'organe phallique et le fait que l'on puisse dire - par le biais de sa beauté – que ce phallus qu'elle n'a pas, elle n'est pas sans l'être.

Moment crucial dans l'existence d'une femme puisque les éléments habituels sur lesquels reposait son identité féminine vont lui faire défaut. Elle aura alors à inventer d'autres formes d'être femme ou bien - ce que font un certain nombre - basculer vers des formes plus viriles d'identité. Très souvent, l'appui sur certains traits du masculin fournit une bouée de sauvetage à la traversée de ce moment difficile de la vie. Les succès professionnels, qu'il soit économique, académique, politique ou artistique, servent d'équivalents phalliques dédommageant des pertes propres à ce moment de la vie.

Les formules de la sexuation permettent de figurer les différents changements de position qu'une femme peut connaître alors. Diverses configurations sont possibles : certaines font une bascule complète vers le côté masculin, comme dans le cas des femmes dites « quasi-homme ». D'autres, tout en prenant appui sur des acquis phalliques propres, gardent un désir s'adressant à l'autre de l'autre sexe ; tel était le cas des femmes dites « à cœur d'homme ».

Les données démographiques soulignent qu'un certain nombre de femmes montrent une désaffection, voire même abandonnent la vie sexuelle à ce moment de la vie et cela même chez celles qui ont un partenaire sexuel. Il y aurait alors – contrairement à ce que pensait Freud – une baisse de la libido, entend-on répondre. Une telle hypothèse permet alors d'écarter toute comparaison entre ménopause et puberté et elle rend caduque l'idée défendue par Freud et Deutsch d'une angoisse suscitée par cette nouvelle poussée libidinale. On constate, cependant, un regain paradoxal d'énergie et d'activité chez de nombreuses femmes à ce moment de leur vie. Y aurait-il une libido sexuelle et une libido qui ne le serait pas ? Cela est difficilement défendable. L'hypothèse d'une perte de libido ne semble donc pas pouvoir rendre compte de la désaffection de la vie sexuelle et du désir, chez de nombreuses femmes, à ce moment de leur vie.

Dans le troisième temps de l'Œdipe, Helene Deutsch faisait l'hypothèse que les fantasmes incestueux étaient maintenant adressés au fils adulte ou à quelque substitut. La crainte face à de tels fantasmes peut rendre compte de cette désaffection paradoxale pour le désir sexuel. Je l'ai nommé *complexe de Jocaste*. Le terme « complexe » vient non seulement faire écho au complexe d'Œdipe, proposé par Freud, mais indique la présence d'une structure souple qui peut venir agencer, dans différentes configurations, certains invariants.

Le *complexe de Jocaste* semble rendre compte d'une diversité de situations observables à ce moment de la vie chez des femmes. Quelques-unes - déjà repérées par l'anthropologue parmi des *femmes à cœur d'homme* - choisissent les amours avec des hommes plus jeunes. D'autres, bien plus nombreuses, préfèrent réaliser le fantasme amoureux avec le fils, au prix du renoncement à la sexualité génitale. Dans les familles traditionnelles, arabes ou japonaises, où le fils et la bru vivent avec la mère, celle-ci est le centre de l'intérêt, souvent aussi celui du pouvoir et elle dispose, jour après jour, de l'amour du fils. Même s'il lui a fallu renoncer à tout fantasme sexuel pour permettre au dispositif de tenir, elle peut trouver des bénéfices certains dans cet aménagement. Dès lors, la perte de ses charmes, voire même de sa capacité d'enfanter, pourrait ne pas susciter l'angoisse que nous connaissons dans nos sociétés occidentales.

Ceci va à contre courant d'un certain nombre de travaux actuels dans le champ des sciences sociales visant à comprendre les phénomènes observés à la ménopause comme effet des déterminismes historiques et culturels en jeu. Tout en reconnaissant les différences qui peuvent exister d'une culture à l'autre, ce livre est axé sur le repérage d'invariants et de modèles aptes à rendre compte des divers aménagements et réaménagements possibles. Ces invariants ce sont avérés être : le rapport d'un sujet femme au phallus, au manque, à la castration et à sa division entre son identification à un trait du père et sa féminité.

Nous avons vu, tout au long des exemples pris à la littérature, au cinéma ou au discours de certaines analysantes, que le fantasme inconscient d'un amour incestueux pour le fils - ou un équivalent - peut être à l'origine de bien des inhibitions, plus ou moins permanentes, chez de nombreuses femmes.

Dans notre société occidentale, les représentations des passions des femmes au milieu de la vie sont rares. Quand elles existent, elles traitent souvent d'histoires d'amour avec des hommes plus jeunes. La littérature va dans le sens de l'existence d'un complexe de Jocaste, où l'inceste du deuxième type n'est souvent pas loin, ce qui pourrait rendre compte de leur fin tragique. Néanmoins, chez les indiens Mohaves les rapports amoureux entre générations sont

fréquents. Même chez les indiens Pigeans, il semblait assez facile aux femmes à *cœur d'homme* d'avoir un mari bien plus jeune. Il serait sûrement intéressant d'interroger les anthropologues sur les formes particulières d'énoncé de l'interdit d'inceste dans ces sociétés.

Un psychanalyste se doit d'être, tout d'abord, attentif à ce qui détermine le destin d'un sujet donné. Même dans la société Pigeans, il n'y avait qu'une minorité de femmes qui se permettait d'être à *cœur d'homme*. Et dans la notre, il n'existe qu'un petit nombre de Colette ou de Diane de Poitiers. Qu'est ce qui permettrait à une femme de venir occuper une pareille place ? Dans la constitution de sa féminité, le père réel semble jouer un rôle non négligeable. De par même l'interdit d'inceste, il se trouve en position d'avoir à refuser ce que sa petite fille lui demande. Il peut néanmoins lui indiquer que cette demande est légitime et recevable, qu'un autre pourra, plus tard, y répondre. Nous savons que ce refus va mener la fille vers une identification aux insignes du père. Pour une femme¹ le rôle de l'Idéal du Moi, constitué à partir de son identification à ces insignes, joue un rôle incontestable dans l'accomplissement de son être de sujet. Au milieu de la vie, c'est là qu'elle trouvera sa bouée de sauvetage la plus sûre. Cette réalisation phallique permettrait-elle à une femme de se prêter, plus volontiers au rôle d'objet cause du désir ? En fait, le père réel semble aussi jouer un rôle au registre de la constitution de l'Idéal du Moi et donc de sa féminité. S'il permet à sa fille de se sentir phallicisée sous son regard, elle pourra, plus aisément, allier une réalisation professionnelle virile avec le maintien d'une demande à l'adresse de l'autre de l'autre sexe. Je viens de rappeler, de façon très résumée, les conditions même du jeu de la mascarade, prototype de la féminité.

Force m'a été de constater que la clinique de la ménopause permet de revisiter la notion même de féminité, et surtout les conditions de sa constitution. Cette clinique fonctionne comme un prisme dans lequel l'identité féminine viendrait se diffracter dans ses différentes composantes, nous permettant ainsi de les considérer séparément.

De sa ménopause, une femme peut parler en termes plutôt satisfaisants, en n'évoquant que ses succès incontestables ; ou bien avouer une détresse tout aussi grande dans sa féminité. Nous avons à faire à deux registres différents : son être de sujet apparaît là séparé de son identité féminine, jamais acquise définitivement, comme Simone de Beauvoir en a si bien témoigné².

Le milieu de la vie s'est montré un excellent laboratoire d'études pour les conditions qui président au maintien du désir entre un homme et une femme. L'analyse de la crise du couple, par le biais des formules de la sexuation, semble prometteuse. Beaucoup de femmes, nées

pendant ou juste après guerre, avaient attendu d'avoir accompli leur rôle maternel avant de se consacrer à leur carrière. Elles avaient donc mis un bémol dans leurs conquêtes égalitaires pour d'abord élever leurs enfants. Ce n'est qu'au milieu de la vie - lorsque toute cette énergie a été canalisée dans leurs activités professionnelles – qu'elles se sont retrouvées avec des réussites qui, semble-t-il, ont fait peur aux partenaires masculins, certains ayant même pris la fuite.

Mais la génération suivante - celle de quarante voir même de trente ans - a fait passer la réussite professionnelle avant tout, au prix parfois d'une rivalité sans merci avec l'autre de l'autre sexe. Elle se retrouve, pour beaucoup, dans une grande solitude. Des études anglaises sur des femmes cadre-supérieurs de la trentaine, montrent que, lors d'une soirée, certaines en sont réduites à louer les services d'un accompagnateur-galant (*escort-boy*), pour que leur inquiétante solitude ne crée pas trop vide social autour d'elles. La clinique du couple au milieu de la vie peut éclairer certaines impasses de la trentaine.

A nos filles avant qu'il ne soit trop tard

Les mères de la génération d'après mai soixante-huit ont enseigné à leurs filles trois registres d'accomplissement de leur être de femme. Tout d'abord, comme leurs frères, elles ont le droit à la réussite sociale ; elles se doivent donc de combattre pour leur carrière. Deuxièmement, il n'y a pas de raison qu'elles se privent d'être belles et courtisées. Ensuite, qu'une des choses passionnantes sera de pouvoir être mère. Mais pour cela, encore faudra-t-il avoir un partenaire. J'ai été confrontée à plusieurs de ces jeunes filles magnifiques, accomplies, face à qui les jeunes hommes tombent en adoration pour les fuir ensuite, d'une façon qui semble incompréhensible.

Nous avons tellement combattu pour obtenir l'égalité de droit, la parité, que nous n'avons pas appris à nos filles le jeu du semblant où il s'agit de jouer de la disparité phallique. Nous ne leur avons pas enseigné qu'au partenaire masculin, il ne s'agit ni d'offrir la brillance de leurs imbattables performances, ni leur autonomie à toute épreuve, mais justement un manque. Et avec ce manque, l'idée qu'il serait, lui le partenaire, nanti de ce qu'il faut pour y parvenir.

En étudiant les problèmes du couple chez des femmes à la ménopause, je m'aperçois qu'ils se retrouvent, aujourd'hui, chez des femmes de la trentaine, mais aussi chez les jeunes de la génération de nos filles ; constat bien plus surprenant. Et là, notre responsabilité en tant que mères est engagée ; conclusion tout à fait inattendue de ce livre.

¹ Comme pour un homme, d'ailleurs.

² Cette diffraction des différentes composantes du sujet femme, pourrait-elle rendre compte de conclusions apparemment si éloignées entre mes hypothèses et celles que Daniel Delanoë a soutenu dans sa thèse en anthropologie médicale ? Il serait intéressant, dans l'avenir, de les reprendre l'une par rapport à l'autre de ce point de vue.